

*ARCHIVES  
DU PRESENT*

**MALICK SIDIBÉ**  
**ENTRETIENS**



Fondation  
Zinsou

**ENTRETIENS**

Marie-Cécile Zinsou

Ana Tognola

**PHOTOGRAPHIES**

© Fondation Zinsou

**COORDINATION**

Sophie Douay Zinsou

**GRAPHISME**

Bob Marcellin Totihin

La Fondation Zinsou et Malick Sidibé, c'est une histoire qui a commencé il y a plusieurs années, en 2006, à nos débuts, lors de notre deuxième exposition à Cotonou : "Regards Croisés - Afrique d'Aujourd'hui". Nous avons invité ce grand photographe à être membre du jury d'un concours de photographie que nous avons organisé, aux côtés notamment de Lucie Gouze, Jean-Dominique Burton et Romuald Hazoumè. "L'Afrique d'Aujourd'hui", Malick Sidibé la connaissait bien. Cette année-là, nous avons découvert quelqu'un de très engagé auprès des jeunes, qui souhaitait coûte que coûte les accompagner dans leur passion et dans leur travail.

Une conférence au Centre Culturel Français avait également eu lieu à cette occasion. Malick Sidibé, avec son sourire contagieux, transmettait une fois encore au public son expérience et ses valeurs.

L'année suivante, en 2007, nous sommes allés le rencontrer dans son studio à Bamako. Nous préparions alors une exposition qui lui serait dédiée. Celle-ci a eu lieu en 2008 : plus d'1 230 000 visiteurs ont découvert "Malick Sidibé 08", ce fut un succès encore jamais égalé jusqu'à aujourd'hui.

De toutes ces rencontres, sont nés des échanges, avec le public, avec des journalistes, avec l'équipe de la Fondation Zinsou... La plupart de ces échanges ont été enregistrés. Nous gardions ces traces du passage de Malick Sidibé dans nos archives depuis des années, avec l'idée que ses paroles ne pouvaient et ne devaient pas être oubliées, et qu'un jour viendrait où nous les mettrions à disposition du public. Nous pensons qu'il est primordial que chacun puisse y avoir accès, qu'il soit chercheur spécialiste, jeune professionnel de la photographie ou simplement curieux de l'art.

Malick Sidibé aimait partager, aller à la rencontre du public et des jeunes photographes. Nous avons alors compilé ses paroles issues de ces différentes rencontres, dans un même texte, de manière à offrir un entretien qui plonge le lecteur dans l'univers de ce grand homme. Ainsi, cet artiste exceptionnel qu'était Malick Sidibé, continuera à répandre son savoir, son histoire et ses conseils.

Cette publication, réunissant différents extraits d'entretiens de Malick Sidibé réalisés au cours de plusieurs années, inaugure la nouvelle collection des éditions de la Fondation Zinsou, nommée "Archives du présent". Elle réunira des paroles d'artistes d'aujourd'hui, pour que ces paroles ne s'effacent pas, qu'elles restent ancrées dans le futur, et pour que les générations à venir puissent comprendre et construire une histoire de l'art de notre continent.

Les propos de Malick Sidibé cités dans cette publication sont extraits de différentes rencontres avec l'artiste :

- Conférence organisée au Centre Culturel Français à Cotonou le jeudi 26 janvier 2006 dans le cadre de l'exposition «Regards Croisés - Afrique d'Aujourd'hui»/ Artistes invités : Jean-Dominique Burton, Malick Sidibé, Erick Ahounou et Romuald Hazoumè

- Résultats du concours de photographie organisé dans le cadre de l'exposition «Regards Croisés - Afrique d'Aujourd'hui» au siège de la Fondation Zinsou à Cotonou le samedi 28 janvier 2006 / Membres du jury : Jean-Dominique Burton, Malick Sidibé, Erick Ahounou, Romuald Hazoumè et Lucie Gouze

- Entretien avec Malick Sidibé dans son studio à Bamako le dimanche 25 novembre 2007, par Marie-Cécile Zinsou

- Entretien avec Malick Sidibé à la Fondation Zinsou à Cotonou lors de l'exposition «Malick Sidibé 08» en 2008, par Ana Tognola

# TABLE DES MATIERES

« JE VAIS TE METTRE À L'ÉCOLE »	7
« A L'ÉPOQUE IL Y AVAIT BEAUCOUP D'AUTRES PHOTOGRAPHES »	10
« J'AI COMMENCÉ À TOUT PHOTOGRAPHIER... »	11
« PRESQUE TOUS LES APPAREILS PEUVENT FAIRE DE BELLES PHOTOS »	14
« CE SONT LES "PHOTOS DU BONHEUR" ! »	15
« ET IL Y AVAIT DES CLUBS »	17
« APRÈS, CELA A CHANGÉ... »	20
« J'AI FAIT D'AUTRES TYPES DE REPORTAGES PHOTO »	22
« J'AI TOUJOURS FAIT LE DÉVELOPPEMENT MOI-MÊME »	23
« J'AI ARCHIVÉ CHAQUE CLICHÉ »	25
« JE SUIS "LE GRIOT DE MES PORTRAITS" »	26
« LE STUDIO ÉTAIT LÀ POUR ÇA ! »	28
« VUE DE DOS »	30
« LE PARFUM EMBELLIRAIT L'IMAGE »	32
« IL FAUT VIVRE AVEC LA JEUNESSE... »	34
« J'AI TRACÉ L'HISTOIRE DE MON PAYS »	35
« LA JEUNESSE EST À L'IMAGE DE L'ÉVOLUTION DU MONDE »	36

« L'AFRIQUE N'EST PAS TRISTE »	37
« LE VRAI VISAGE DE L'AFRIQUE, C'EST LA GAÏETÉ ! »	38
« LA CHINE POPULAIRE »	39
« C'EST L'HOMME QUI CRÉE LE TRAVAIL... »	40
« JE SUIS DEVENU UN ARTISTE PHOTOGRAPHE »	41
« C'EST CELA QUI A FAIT MA NOTORIÉTÉ »	42
« L'AVENIR DU PAYS C'EST VOUS »	44
« PRÉSENTEZ LE VRAI VISAGE DE L'AFRIQUE »	46
« ETRE UN PHOTOGRAPHE COMPLET »	48
« L'INDUSTRIE DE LA PHOTOGRAPHIE »	49
« L'IMMIGRATION »	50

## MALICK SIDIBÉ

## « JE VAIS TE METTRE À L'ÉCOLE »

« En ce temps-là, les gens n'aimaient pas l'école chrétienne, les parents n'aimaient pas y mettre les enfants. Parce que les musulmans n'avaient pas encore commencé à apprécier l'école comme l'Eglise l'avait déjà fait. Il y avait une ville où la présence chrétienne est arrivée à partir de 1932. Je n'étais donc pas encore né. Pour nous, c'était l'école coloniale, tout dépendait des parents, et on disait que c'était plus important que l'école chrétienne. A l'époque, les parents nous amenaient à l'école coloniale, pour être médecin, vétérinaire ou enseignant ; c'était dans la tête de tous les africains, surtout au Mali. J'étais bon élève, mais il y avait surtout une certaine conduite qu'il fallait avoir... J'étais l'enfant chéri des maîtres, ils étaient en admiration, peut-être parce que j'étais calme. Avant d'être à l'école, j'étais turbulent. Toutes les marâtres de la maison se plaignaient de ma conduite. En 44, c'est comme s'il s'était passé quelque chose dans ma tête, j'ai eu une certaine sagesse, je restais tranquille. Quand je suis revenu à la maison pendant les vacances, j'entendais mes marâtres dire "on ne sait pas ce qui lui est arrivé, Malick est calme cette année..." ».

Je suis entré à l'école un peu âgé, je devais avoir 8-9 ans, je faisais parti des grands élèves. Mon père m'a proposé d'aller à l'école dans les années 42-43. Je crois que mon père avait de l'estime pour moi. Je m'appelle Malick, c'était le nom d'un de ses oncles. Un jour il m'a dit : "je vais te mettre à l'école", c'est-à-dire à l'école des blancs... J'avais beaucoup de frères et sœurs, j'étais le 4ème de la famille. Personne n'est allé à l'école à part moi. Peut-être que mon père avait vu en moi quelqu'un qu'il fallait mettre à l'école...

Avant d'aller à l'école, j'étais turbulent, j'étais comme un troubadour, je faisais rire. Les marâtres disaient que j'avais un peu d'effronterie, je le suis toujours un peu d'ailleurs. Dans ma famille, presque tous les enfants ont ce sourire spontané. Tout le monde était gentil, dans ma famille

maternelle aussi, on riait spontanément. Ma mère aussi était très gentille. J'ai donc hérité de la gentillesse du côté maternel et paternel.

J'ai beaucoup aimé l'école. Je voulais être docteur. Bon, c'était surtout parce qu'on voyait les docteurs bien habillés, ça nous motivait à travailler, on voulait être comme eux. On voulait aussi être vétérinaire. Car dans ma famille, on était éleveurs, on les voyait souvent, ils s'occupaient des bœufs et on travaillait ensemble. Une fois l'an, on amenait les moutons à la rivière pour les laver, on était bergers. Après ça, c'était l'élevage. L'herbe était abondante. A partir d'un certain âge, on devenait bouvier et on conduisait les bœufs au pâturage. Ensuite, c'est mon père qui a décidé que j'irai à l'école, mais tous mes frères, eux, sont restés paysans. Moi j'ai fait quelques années avec eux et ensuite je suis allé à l'école. L'école était à plus de 45 km du village. J'étais à l'internat, il y avait la cantine, on était mal nourris ! (rires).

J'étais bon dessinateur mais aujourd'hui je ne dessine plus. Quand j'aurai plus de temps peut-être... Je dessinais de tout. Le dessin est pour l'homme le moyen d'imiter la nature. Tout ce que vous voyez, tout ce que la nature a créé, vous dessinez : un arbre, un animal, une personne... J'ai laissé le pinceau depuis 1962 à peu près. Quand j'ai commencé la photo, le dessin ne me disait plus rien. Je n'avais plus le temps. Aujourd'hui, j'ai des idées de choses que je peux représenter en peinture et pas avec la photo. J'ai des souvenirs de l'enfance que je voudrais dessiner, parce que je n'ai pas eu le temps de tout photographier. Par exemple, je n'ai pas pu photographier mon père, ni même le dessiner.

En 45-46, avant que je sois dans la photo, ma mère m'a dit quelque chose... Pendant les vacances, je commençais à dessiner un peu avec de l'encre de Chine et des crayons. J'avais décoré la case de ma mère avec mes peintures et mes dessins. Un jour, elle est rentrée et m'a dit "j'ai rêvé que vous avez décoré ma case de photos". Et ça, ça m'a étonné, elle parlait déjà de photos. Plus tard, j'ai compris qu'elle parlait de dessins... Mais c'était peut-être déjà mon destin. Ma mère était décoratrice en lignes de plomb. Quand les fêtes approchaient et que les gens du village lui demandaient, elle décorait les cases en faisant tomber le liquide sur les murs, et avec la bouse de vache. Elle a décoré les cases toute sa vie.

Je peux vous raconter comment je suis entré dans le monde de l'image, plus particulièrement celui de la photographie. J'étais étudiant, j'ai fréquenté l'école en 1944-45. J'étais bon dessinateur, ce qui m'a conduit à l'école des artisans soudanais (actuellement l'INA<sup>1</sup>). On y apprenait le dessin et ses métiers. J'étais le meilleur des dessinateurs de l'école à ce moment-là. Lors de ma dernière année, en 1955, un photographe français a voulu installer son studio à Bamako, Gérard Guillat, et il s'est présenté au directeur. Il était à la recherche d'un décorateur pour son studio, et je fus désigné. Ça tombait bien car en 1955 c'était presque la fin de ma scolarité... Quand le travail fut terminé, il était très content de moi alors il est revenu voir le directeur pour lui demander si je pouvais être son premier employé. Je travaillais déjà dans l'image avec le dessin, donc quand le photographe m'a demandé de travailler dans son studio, j'ai trouvé que l'appareil photographique était beaucoup plus simple que le pinceau. Voilà comment je suis rentré dans la photographie. J'étais son tout premier employé, que ce soit européen ou africain. On l'appelait Gégé, M. Guillat Gérard, Gégé la pellicule, c'était son nom, c'était un jeune photographe français. Il est allé dans mon école pour chercher un décorateur. J'ai eu cette chance !

Je suis fils de paysans. Mes parents n'ont jamais connu l'appareil photographique. J'étais intéressé par l'image donc quand on m'a proposé de travailler dans une maison de photographie c'était bienvenu, parce-qu'à l'INA le métier principal c'était la bijouterie. J'ai décroché un diplôme de bijoutier mais chez nous les peuhls, on ne fait pas la bijouterie, c'était donc sûr que je n'allais pas être bijoutier... »

.....

1. L'INA est l'Institut National des Arts de Bamako, aussi appelé Maison des Artisans Soudanais.

## « A L'ÉPOQUE IL Y AVAIT BEAUCOUP D'AUTRES PHOTOGRAPHES »

« A l'époque il y avait beaucoup d'autres photographes. Il y avait Seydou Keïta<sup>2</sup>, Youssouf Traoré<sup>3</sup>, et Abdourahmane Sakaly<sup>4</sup>. Abdourahmane Sakaly était le concurrent de la période Gégé, il était marocain, mais beaucoup plus portugais<sup>5</sup> que marocain en fait, on s'en est rendu compte quand on a rencontré ses frères, ses parents... Quand je travaillais chez Gégé, il y avait déjà le studio Sakaly. C'était, à ce moment, le seul jeune qui travaillait avec les blancs. Il n'aimait pas beaucoup Gégé, tout comme Gégé ne l'aimait pas, car ils étaient concurrents. Gégé avait plus de clients, Sakaly avait la clientèle africaine, malienne, et Gégé la clientèle européenne. L'Etat, le gouvernement, demandait des photos à Gégé. Quand il y avait des soirées au Grand Hôtel, tous les européens se rendaient là pour la fête. Il y avait des banquiers, des femmes de banquiers, tout ça. Les gens venaient faire des commandes chez Gégé, et il animait les soirées, il les animait bien, il dansait bien. »

.....

2. Photographe malien (1921-2001), Seydou Keïta vivait et travaillait à Bamako. Dans son studio défilaient dans les années 1950 les notables de Bamako qui souhaitaient avoir leur portrait. Ce sont ces photographies réalisées sur commande entre 1948 et 1968 qui sont aujourd'hui les plus connues. Les modèles sont photographiés seuls, en groupe, en buste, en pied, avec ou sans accessoires. Ces images forment une galerie de portraits d'une partie de la population africaine aisée des villes, dans les années autour des indépendances.

3. Youssouf Traoré (1919-1989) a pratiqué la photographie à partir des années 1930 au Mali.

4. Abdourahmane Sakaly (1926-1988) ouvre son premier studio en « 1956. [...] Sakaly, il est vrai, reste dans toutes les mémoires bamakoises, comme "le" photographe de la ville, au lendemain de l'indépendance. Beaucoup de familles bamakoises ont dans leurs albums photo un ou plusieurs portraits du studio Sakaly. [...] Sakaly était photographe de studio et reporter. » (NIMIS Erika, Introduction à la photographie malienne, Les Cahiers de la Fondation, Editions Fondation Zinsou, 2017)

5. Abdourahmane Sakaly est en réalité originaire d'une famille sicilienne installée au Maroc depuis le XVIème siècle.

## « J'AI COMMENCÉ À TOUT PHOTOGRAPHIER... »

« En 55, je rentre dans une maison de photo et je commence la photo. J'avais à peu près 18 ans. Là, je me suis dit que ma mère avait raison !

Gégé est venu de Paris pour aider la veuve Harris dans son laboratoire, elle avait perdu son mari. Quand il est arrivé, il a eu beaucoup de succès. C'était un gentleman... Les fêtes administratives, le gouvernement colonial, il était un peu partout. Il était juste un peu plus âgé que moi, alors on se taquinait beaucoup.

Après avoir fait la décoration de son studio, je suis finalement resté chez lui, j'étais son "homme de confiance", je m'occupais de la caisse et le soir je faisais la comptabilité. Il y avait aussi deux apprentis et un "boy". Au début, j'encaissais et je recevais les clients. Petit à petit, je me suis formé à ses côtés, l'image me plaisait beaucoup.

J'ai fait un an sans m'approcher d'un appareil. Après, j'ai eu envie de faire des photos... J'ai acheté mon premier appareil photo d'amateur en 1956. Je suis rentré chez lui en 55 et en 56, j'avais mon premier appareil. Et j'ai commencé à tout photographier... Quand j'étais en vacances au village, je photographiais mes parents, les paysans, les animaux, tout le monde quoi. Le premier appareil que j'ai pris dans mes mains était un appareil d'amateur, un Brownie<sup>6</sup> Flash, c'était le moins cher. Il ne donnait pas de photos formidables, parce qu'il n'avait pas de vitesses. Ce n'était pas un appareil de studio, c'était un appareil de plein air, pour les instantanés, à la lumière du jour. Comme personne ne m'a appris à faire ça, les premières photos que j'ai faites étaient un peu floues. J'ai fait les premières photos avec un camarade, dans un jardin botanique à l'école coloniale, à côté du fleuve. Je les ai toujours. J'ai tout gardé. Le jardin n'existe plus aujourd'hui d'ailleurs.

Petit à petit, on avançait... Un jour il m'a donné un appareil pour que je

.....

6. Les Brownies étaient des appareils photos de la marque Kodak commercialisés au début du XXème siècle. Ils étaient simples d'utilisation et bon marché, accessibles à tous. Lancé en 1900, le Brownie, en format 6 x 6 mm, coûtait 1 dollar.

puisse faire les reportages auprès des africains. Gégé la pellicule, lui, il était blanc, donc il s'occupait des soirées officielles, les soirées au Grand Hôtel par exemple, les réveillons de Noël, et même les communions, c'était lui qui les faisait. Lui ne photographiait que les européens. On n'inversait jamais, parce que c'était son domaine et peut-être aussi parce que les européens avaient plus confiance en lui qu'en un africain. J'ai commencé à faire les reportages vers 1957. Bon, c'était obligé, j'étais le seul employé. C'est comme cela que j'ai pris goût à la photographie.

Moi, je m'occupais de la partie africaine, de la jeunesse... Et ça c'est tout ce que j'ai toujours souhaité, être au milieu d'une jeunesse innocente, qui s'amuse bien, où il n'y a pas de protocole. J'ai donc assisté à toutes les soirées dans les clubs, à tous les mariages et à tout ce qui se passait à ce moment-là au Mali, dans le sport aussi. Je ne voulais pas aller comme Gégé dans le gouvernement, les choses sérieuses, le protocole des grandes soirées. Quand il y avait invitation, je n'y suis jamais allé, parce que c'était trop de protocole.

Dans les années 55, les jeunes avaient déjà commencé à danser. Pour eux, j'étais mieux que Gégé. J'étais plus à l'aise, ça m'a beaucoup amusé de voir les jeunes, avec leur innocence, ça me faisait rire ! Certains se déchainaient totalement ! Moi, je ne dansais pas, je n'ai jamais dansé. J'avais mon appareil pour fixer ces moments de joie de la jeunesse.

Les jeunes me demandaient de venir photographier les soirées, les mariages aussi. Ils me demandaient de fixer ces moments avec une fille, ces moments où ils dansaient...

Plus tard, j'ai eu en gérance le studio de Ségou. Gégé avait confiance en moi. Il avait embauché un français à ma place mais il m'a rappelé parce qu'il ne s'entendait pas avec lui. J'ai été obligé de fermer le studio de Ségou dont il m'avait donné la gérance, pour revenir travailler avec lui.

J'ai travaillé jusque dans les années 1990, date à laquelle il y a eu la première Rencontre photographique organisée par l'AFAA<sup>7</sup> et c'est grâce à cela qu'on m'a découvert.

.....

7. L'AFAA est l'Association Française d'Action Artistique, devenue en 2006 «CulturesFrance», puis «Institut français» en 2011, après divers changements des statuts et des missions de l'association.

Après avoir fini de travailler, Gégé m'a dit en 2004 que ce n'était pas pour rien qu'il m'avait choisi ! En 2004, je l'ai revu à Biarritz, il a pleuré. Je l'avais perdu de vue depuis 58. Dans le premier catalogue, imprimé pour l'exposition à la Fondation Cartier, en 1995, j'avais mis une photo de lui avec sa femme, nouvellement mariés. Je croyais qu'avec ça, j'allais le retrouver. En 2003, il y a eu une exposition à Biarritz, avec d'autres artistes africains, et il a demandé de mes nouvelles.

Quand on s'est rencontré à la gare, il a pleuré, et moi aussi je n'ai pas pu m'en empêcher. Je lui ai montré mes catalogues. Il était content, il m'a dit qu'il ne m'a pas choisi pour rien.

Il m'a quand même fait un peu pitié. A cet âge, après avoir fait Nouméa, Nouvelle Calédonie, divorcé plusieurs fois, il était seul... »

## « PRESQUE TOUS LES APPAREILS PEUVENT FAIRE DE BELLES PHOTOS »

« J'ai eu le Brownie Flash quand j'étais amateur. Ensuite, pour photographier les soirées, j'avais le Foca<sup>8</sup>, qui était l'appareil le moins cher, le 24 x 36<sup>9</sup>. Ensuite, un Rétinette<sup>10</sup>. Le Rolleiflex<sup>11</sup>, c'était pour les portraits. Et j'ai fait quelques reportages avec le Rolleiflex au début.

Moi je suis resté plusieurs années avant d'avoir un appareil personnel. Des appareils simples ! J'ai fait des soirées, beaucoup de soirées avec des appareils très simples comme les Foca et ça ne m'a pas empêché d'avoir des images qui sont reconnues aujourd'hui dans le monde. Il y a des appareils qui ont des possibilités. Presque tous les appareils peuvent faire de belles photos. C'est le photographe qui est important, ce n'est pas l'appareil seulement. C'est le photographe, avec n'importe quel appareil ! Je ne dis pas des appareils qui n'ont pas les vitesses mais même cela, avec le temps que vous donnez à l'appareil, vous pouvez faire de belles photos. Ne pas faire des images trop rapides.

Aujourd'hui, je fais encore des portraits dans mon studio avec l'Hasselblad<sup>12</sup> 2003, que j'ai reçu avec le prix. Je fais encore beaucoup de portraits mais plus avec les européens, plus vraiment avec les africains. Maintenant, c'est la clientèle européenne qui veut le noir et blanc. Ils viennent pour que je fasse leur photo. C'est un grand honneur pour eux. »

.....  
8. Foca est une marque française d'appareils photographiques de la société «Optique et Précisions de Levallois», produits à partir de 1945.

9. 24 x 36 mm est un format de pellicule.

10. Le Rétinette est un type d'appareil photographique fabriqué à partir de 1955 par Kodak.

11. Le Rolleiflex est un appareil photographique commercialisé par la société Rollei à partir de 1929. Il est à bi-objectif et de moyen format.

12. Hasselblad est un fabricant suédois d'appareils photographiques de moyen format. La Fondation Hasselblad décerne chaque année depuis 1980 un prix à un photographe pour son travail. Malick Sidibé a reçu ce prix en 2003.

## « CE SONT LES "PHOTOS DU BONHEUR" ! »

« Oui, cela fait cinquante ans que je fais de la photographie. Je peux dire que mes photos, on peut les appeler "les photos du bonheur" parce que tous les gens qui venaient au studio pour se faire photographier étaient bien habillés, bien propres, et je les faisais sourire aussi, donc ils ont une certaine gaieté. On ne venait jamais triste au studio pour se faire prendre en photo, on venait toujours propre ! Ce sont les "photos du bonheur" !

A l'époque, la jeunesse malienne n'avait pas tellement souffert des régimes politiques au Mali. Quand on dit que la jeunesse est l'avenir d'un pays... Les jeunes n'étaient pas contraints... Ils avaient commencé à s'amuser et à danser sous la colonisation et nous avons continué sous le même élan que pendant la colonisation. Quand le régime<sup>13</sup> est venu, bon, il y avait certaines contraintes, la "brigade des mœurs" etc., mais ils ont quand même continué à danser, à leur manière, à des moments différents. Les gens croient que c'est l'indépendance qui leur avait donné cette liberté mais non, elle existait déjà depuis les années 1956/57 ! Et on a copié aussi... La jeunesse malienne copiait sur l'Europe : les pas de danse, la mode, tout ça. Il y avait une certaine liberté déjà depuis 1957. Cette évolution s'est faite depuis le temps colonial. Ils ont vécu en colons, avec l'habillement, etc., et ça leur plaisait d'ailleurs !

La jeunesse malienne et plus généralement la jeunesse africaine, connaissait tout des pays européens grâce au cinéma<sup>14</sup> : leur mode de vie, leur manière de danser etc. Petit à petit ils sont rentrés là-dedans avec les groupes "zazous"<sup>15</sup>. C'était des adultes, les groupes zazous

.....

13. Au Mali, le premier président de la République depuis l'indépendance en 1960, Modibo Keïta, est renversé par un coup d'état en 1968. Le Comité Militaire de Libération Nationale (CMLN) prend le pouvoir de 1968 à 1977, dirigé par Moussa Traoré, qui restera au pouvoir en tant que président de la République jusqu'en 1991.

14. Dans les années 60, au Mali, des salles de cinéma telles que Le Soudan Ciné, le Vox, le Lux, le Rex, l'ABC, le Rio, étaient présentes. Aussi, environs cent films sont réalisés au Mali entre 1960 et 1968.

15. Groupes passionnés par la musique jazz et dont la tenue vestimentaire était inspirée des Etats-Unis et de l'Angleterre. Ces groupes étaient à la mode en France dans les années 1940.

avaient de l'argent, ils pouvaient faire des soirées formidables et avoir des tenues extraordinaires ! Certains d'entre eux s'habillaient même en Europe ! »

## « ET IL Y AVAIT DES CLUBS »

« Quand la jeunesse s'est développée, les jeunes maliens ont commencé à me demander s'ils pouvaient faire des photos. Je me suis donc payé des appareils un peu plus perfectionnés pour photographier les soirées. En 1955 ou 57, il y a eu le "Hula-hoop"<sup>16</sup> américain. Et il y avait des clubs. J'ai fait des photos avec pleins de gens, les jeunes dansaient follement ! Les clubs étaient très différents des boîtes de nuit. Au départ, c'était ce que l'on appelait des "grains"<sup>17</sup>, des jeunes d'un même quartier qui s'entendaient bien. Tout s'organisait en commun : les baptêmes, les mariages et même les funérailles. C'était des groupes d'amis, de 30 à 40 jeunes. Ils s'asseyaient pour causer et boire le thé, mais il arriva un moment où cela ne suffisait plus. Il fallait organiser des soirées, donc ils ont ouvert les clubs. Il y avait "Las Vegas", "Sheranga Club", "Les Beatles", "Night Club", etc. Ils avaient créé des noms de clubs, en anglais, comme les "Kings", ou même en espagnol... Il y avait aussi "Les chats sauvages", "les chauves-souris", etc. Il y avait plus de quatre-vingt clubs.

Moi je ne faisais pas parti d'un club. Je les photographiais seulement ! La jeunesse des clubs ! Je ne dansais pas non plus, je ne sais pas danser. J'admirais simplement leurs danses, leur folie de jeunesse et ça me plaisait ! J'étais très content quand je les voyais danser, sourire, ça m'amusait beaucoup !

Je quittais le studio à partir de minuit ou 1h du matin. C'est après minuit que je me rendais dans les soirées, dans les quartiers. Et je travaillais jusqu'à quatre heures du matin ! J'ai commencé les soirées quand les groupes de jeunes ont commencé à me remettre des cartes d'invitation "rendez-vous le samedi prochain pour la soirée dansante animée par le Night Club ou les Chats sauvages !". Bon, il fallait s'y rendre parce

.....  
16. Le «hula-hoop» est pratiqué avec un cerceau qui a été commercialisé par la société Wham-O à la fin des années 50 et qui a donné naissance à une danse rythmée et déhanchée très à la mode à cette époque aux Etats-Unis.

17. Le grain, au Mali, est un nom donné pour désigner les réunions de jeunes du même âge, ce mot peut aussi désigner la personne qui est à l'origine d'un projet.

que c'était très important ! Avant la soirée, si on avait une jolie fille, il ne fallait pas rater la soirée, il fallait faire des courses avec les amis, avec la fille, car elle pouvait peut-être devenir une fiancée ! Il fallait se trimballer avec la fille, ça faisait plaisir ! (rires) Dans les années 1960, il était rare de voir un garçon et une fille ensemble. En Afrique, ce n'était pas comme en Europe, on ne se rapprochait pas trop entre filles et garçons. Ce n'était pas bien pour nous, et souvent les parents n'étaient pas d'accord, les jeunes filles avaient honte. Les jeunes avaient même honte de se prendre dans les bras pour danser. Ça les gênait. Moi j'ai fait des photos de jeunes qui s'embrassaient. Mais je les ai surpris ! Pendant les moments de musique "blues" par exemple, on éteignait la lumière, et c'était le moment où les jeunes pouvaient s'embrasser. Ils se disaient "embrassons-nous, Malick ne nous verra pas, c'est l'obscurité !". Alors je venais pour les surprendre, je donnais un coup de flash, toc... ! Après, ils achetaient ces photos. Ils préféraient garder un souvenir de ce moment avec cette fille qu'ils aimaient. Ils en achetaient une pour eux et une pour la fille. Les filles ne payaient rien. Même les cotisations pour l'organisation des soirées, les filles ne payaient pas. La présence d'une fille, c'était déjà beaucoup pour eux, et pour la soirée.

Les jeunes avaient à peu près le même âge. C'était des jeunes qui travaillaient dans les garages, dans des ateliers, du même quartier, et qui voulaient s'amuser.

En France, il y a eu les "zazous", et ça, c'étaient les premières soirées, les grandes soirées que j'ai commencé à faire dans des endroits qui avaient un peu de succès. C'était sérieux quoi. On les appelait "les groupes zazous". Il y avait parfois des soirées à la maison des combattants, c'était des soirées pour tout le monde. Il y avait des orchestres africains qui venaient jouer là, c'était beaucoup plus sérieux que les "chauves-souris" !

Ce qui m'amusait chez eux, c'est qu'ils s'en foutaient de tout, pas de protocole ni rien, parfois ils criaient... (rires) C'est ça qui me plaisait chez eux, c'est pourquoi je les ai toujours accompagnés. Cet air de jeunesse, c'est ça qui m'a gardé jeune. Je les ai toujours suivis. Ils me respectaient mais pas comme un grand-père, un papa. J'ai toujours souhaité qu'ils m'appellent "Malick", et il n'y avait pas de barrière, ils n'avaient pas honte devant moi. Pour les photos, je leur demandais de se mettre dans

des positions de jeunes, alors après ils ne se gênaient plus devant moi. Pendant les soirées, ils faisaient tout ce qu'ils voulaient, ils étaient en confiance.

Mon père était éleveur. Il était aussi chasseur mais il tuait seulement des gibiers pour la maison. Il ne portait pas l'habit de chasseur. Lui était chasseur et moi je suis chasseur d'images, c'est vrai ! (rires) Je suis chasseur d'images, partout où il y a des personnes, des gestes et des jeux d'enfants... Je choisissais ces moments-là car ils me plaisaient beaucoup, surtout dans les surprises-parties. Et là les gestes étaient très significatifs. Il m'arrivait parfois de dire aux jeunes qu'il fallait s'amuser car après cette danse... peut-être, un jour, quand on mourra, tout cela sera fini. On ne verra alors plus cette gaieté en vous, le corps sera inerte. "C'est maintenant le meilleur moment, vous sautez, vous criez, c'est la vie !" C'était assez philosophique. »

## « APRÈS, CELA A CHANGÉ... »

« Les jeunes sortaient en groupe, ils allaient dans les clubs ensemble. A partir de 1976, les choses ont changé et l'on a vu l'apparition d'un peu d'individualisme. Les jeunes n'allaient plus danser ensemble mais restaient en bordures de routes ou aux pieds des murs à boire du thé, peut-être à cause des difficultés financières ou quelque chose d'autre. Ils ne s'amusaient plus.

J'ai fait ça jusqu'en 1976, puis ensuite c'était des plus jeunes. Ils avaient un club qui s'appelait "Los Guillaqui". C'étaient des tous jeunes : 18 ans, 15 ans... Puis, tout ça a disparu.

A partir de 76, malheureusement, les problèmes ont commencé. Beaucoup de compagnies ont quitté le pays, l'emploi a commencé à manquer, beaucoup de jeunes se sont retrouvés au chômage. Ils ont commencé à vivre individuellement alors que dans le temps, ils étaient toujours ensemble, tu ne voyais jamais un jeune seul dans un coin, ils se promenaient ensemble bras dessus bras dessous. Ensuite, les jeunes ne pouvaient plus s'associer, alors ils ne pouvaient plus faire un groupe. Ils commençaient à prendre le thé... Un jour, j'ai été très étonné, je rentrais à la maison vers minuit, et dans un coin j'ai vu un feu de charbon et quelqu'un m'a appelé "Malick !" et j'ai dit "c'est fini pour vous les jeunes... Mais... C'est notre place ça ! Nous devons être là ! Mais si vous les jeunes vous êtes à côté du thé, vous ne dansez plus, et vous êtes seuls..." Il y a eu un grand changement, j'ai eu pitié de ces jeunes. Pour moi ce n'était pas grave, j'avais déjà fait des années dans les soirées, mais je ne voulais pas que les jeunes restent là sans rien faire, je voulais qu'ils continuent à danser.

Maintenant les jeunes au Mali s'amuse, mais plus comme au temps colonial. Ils sont redevenus eux-mêmes. Ils sont revenus à l'ancien temps. L'habillement, ça a changé, maintenant c'est les grands boubous, des choses comme ça. Actuellement, c'est l'époque du bazin. Si tu as la classe, tu t'habilles avec un "bazin brûlé". Mais on ne danse pas avec un bazin, c'est difficile ! Enfin c'est différent...

Maintenant il y a les boîtes de nuits, mais c'est plus pour les riches. Alors qu'avant dans les clubs, il suffisait de payer 50 ou 100 francs CFA pour faire quelque chose. Parce que si vous êtes au nombre de 40 et que vous réunissez tous cette somme, si vous êtes tout un quartier, et que vous vous mettez avec 2 ou 3 clubs... Tout était moins cher à l'époque, les boissons ou la viande ; donc en se regroupant les jeunes avaient une grande force collective. Après, cela a changé, ils sont devenus plus individualistes et les boîtes de nuits sont apparues. »

## « J'AI FAIT D'AUTRES TYPES DE REPORTAGES PHOTO »

« Au moment où j'ai pris les photos sur la boxe<sup>18</sup>, j'étais le seul jeune photographe à pouvoir me promener avec un petit appareil. C'est cela qui m'a porté chance. Je voulais capturer ces moments et même si je ne gagnais rien quand je photographiais la boxe, le football, la natation ou encore le théâtre, je le faisais parce que j'en avais vraiment envie dans ces moments-là. Si j'avais été écrivain, j'aurais écrit. Mais j'ai écrit avec les images. Et c'est ça qui me plaît beaucoup.

J'ai fait d'autres types de reportages photo. Par exemple, les entreprises coloniales nous demandaient des photographies de chantier. J'ai fait des photos pour plusieurs entreprises et pour les militaires aussi, mais ça n'a pas duré. Ca s'est arrêté vers l'indépendance. C'étaient des commandes qui rapportaient. Ils connaissaient Gégé et ils ne faisaient pas vraiment confiance aux photographes africains. Alors quand Gégé est parti...

J'ai aussi fait des photos dans les clubs libanais. Les libanais aussi formaient des clubs. Il y avait des photographes libanais aussi. Quand je faisais des photos, je les ramenaient chez Gégé, ils avaient confiance en lui. Gégé, il avait du matériel, il avait tout, il avait des machines, il faisait des tirages... Le photographe libanais, il n'avait rien.

Après le départ de Gégé, j'ai été obligé de recruter des jeunes. J'ai même dû recruter chez Azar le libanais, j'ai pris des jeunes chez lui qui sont devenus de grands photographes après. A l'indépendance, beaucoup de photographes libanais ont fermé. »

.....  
18. Au Mali, cette période fut marquée par Sounkalo Bagayoko, champion d'Afrique de boxe des mi-lourds (1974 - 1979).

## « J'AI TOUJOURS FAIT LE DÉVELOPPEMENT MOI-MÊME »

« Il y a toujours une certaine inquiétude avant le développement, lorsque le client a quitté le studio et que vous n'avez pas encore pu voir le cliché. Une fois que vous avez fait le développement et que vous avez vu que le tirage était bien, vous êtes content et pressé que le client vienne voir la photographie.

Le développement, c'est un peu technique. Selon la vitesse et l'ouverture de l'appareil au moment de la prise de vue, il faut penser à combien de minutes vous allez tremper le film dans le révélateur. Vous choisissez le temps qu'il faut pour avoir un bon développement. Le film sera plongé deux, trois, cinq, dix minutes, ou plus longtemps, dans le révélateur. La difficulté à laquelle il faut penser c'est qu'ici au Mali il n'est pas possible de contrôler la température du bain. Elle peut être à 28 ou 30 degrés. Suivant le degré de chaleur, vous devez penser à combien de temps vous allez développer votre pellicule. Durant la saison chaude<sup>19</sup>, le bain est renforcé, il a plus de vigueur, donc on réduit le temps. Et si c'est en saison froide, le bain est froid également, il faut donc faire plus attention. Comme le bain n'a pas la même vigueur qu'en période de chaleur, il faut prolonger le développement jusqu'à dix ou quinze minutes. Ensuite, il faut sortir le film du révélateur, contrôler la densité et la qualité du développement, puis le mettre dans le fixateur qui est un produit chimique. Il sert à faire adhérer la gélatine sur la pellicule. Lorsque c'est bien fixé, cela ne se dégrade pas mais si vous ne l'avez pas laissé suffisamment longtemps, le film n'est pas bien fixé, la gélatine peut partir et cela peut se dégrader. Après tout cela, on suspend le tirage.

J'ai toujours fait le développement moi-même, je trouve cela plus intéressant. Si le développement est réussi, ce sera grâce à vous. A l'inverse, si vous gâchez votre pellicule, vous ne pourrez accuser personne. La prise de vue c'est un plaisir, mais le développement, le tirage sur papier, est aussi un autre moment de plaisir.

.....

19. Le Mali est caractérisé par trois saisons : la saison chaude et sèche (mars à juin – 38 ou 40° en moyenne), la saison des pluies ou l'hivernage (juin à octobre - 25° en moyenne), et l'intersaison, dite fraîche (novembre à février - 18 ou 20° en moyenne).

Pendant presque 30 ans de photographie, je n'ai pas dormi plus de 5 heures de temps, aucune nuit, à moins que je prenne un congé. A minuit, je rentrais au labo pour faire le développement. Le développement, cela peut me prendre 2-3 heures de temps. On doit mettre dans la cuve, dans l'eau et si vous dormez en le laissant dans l'eau, peut-être qu'avec notre chaleur, la pellicule ou la gélatine va fondre, donc il faut attendre ça aussi. Fixage, lavage.... J'arrivais à dormir peut-être à partir de 3h00-3h30 du matin. A 6h00, je faisais ma prière et je devais rentrer du labo parce qu'à 8h00 du matin, les gens étaient à la porte pour faire les photos d'identité. De 6h00 à 7h30, je devais fermer le labo et aller au studio à la rencontre des clients. Alors vous voyez... en tout cas il faut une volonté. Le fait de me coucher tard ça m'est resté aujourd'hui encore ; quand je me couche, si ce n'est pas pendant les 10 minutes où j'ai sommeil, après, quand je me réveille, c'est fini. C'est à 3h00 du matin que je commence à somnoler. En tout cas, il y a une volonté, une passion qui est là. Si vous êtes passionné par l'image, alors vous pouvez faire à la fois les prises de vue et avoir un labo, pour être un photographe complet. Moi aussi j'ai fait quelque chose de miraculeux, mais ça, sans m'en rendre compte. Comme je viens de le dire, j'ai travaillé à la satisfaction de mes clients parce que quand une photo n'est pas belle, l'argent, j'ai de la peine à le prendre. Soit je refais soit je rembourse l'argent. C'est important pour moi. »

**« J'AI ARCHIVÉ CHAQUE CLICHÉ »**

« Lorsque j'ai débuté en 1956, j'étais le premier employé du photographe. En son temps, j'archivais tous les négatifs et j'ai continué à le faire lorsque j'ai ouvert mon propre studio. J'ai archivé chaque cliché avec la date et le nom du client car j'avais l'idée qu'un jour un petit-fils ou un arrière-petit-fils aurait besoin de la photo de son père. Je ne faisais pas de double de mes photographies, je gardais seulement les négatifs. Si le client demandait le cliché en trois ou quatre exemplaires, je le faisais. Les vieilles photos qui sont restées au studio sont celles que personne n'est venu chercher. Les gens ont payé la moitié mais ne sont jamais revenus. J'ai eu la chance de garder mes négatifs. Depuis 1956 jusqu'en 91, et jusqu'à maintenant d'ailleurs, j'ai gardé tous mes clichés, c'est cela qui m'a donné la chance aussi, car maintenant mes photos sont médiatisées. On ne connaissait pas encore l'Afrique, on ne connaissait pas beaucoup les africains. J'ai fait une exposition à Paris et j'ai fait découvrir les danseurs de twist... »

## « JE SUIS "LE GRIOT DE MES PORTRAITS" »

« Mon parcours est très long. Je suis portraitiste. Je peux dire que je suis "le griot<sup>20</sup> de mes portraits". Qu'est-ce que cela veut dire "être le griot de ses portraits" ? Les personnes qui viennent au studio, je les arrange. Je flatte mes sujets. Je cache leurs défauts dans mes prises de vues grâce au choix des éclairages. C'est-à-dire que je leur donne des positions qui conviennent mieux et je cache leurs défauts, car il faut que le sujet soit content de mes photos. Donc je suis le griot ! Je flatte ! J'ajuste leur tenue, si le pantalon ou la robe sont mal faits, je viens et j'ajuste. Donc je suis le griot de mes sujets !

Nos ancêtres n'ont pas eu la chance d'avoir la photo. Ils n'avaient que le miroir. Alors quand la photographie est venue, vraiment c'était bien pour les africains. L'Afrique aime les photos ! Avec l'arrivée des studios en Afrique, les gens ont commencé à montrer ce qu'ils étaient, ce qu'ils avaient, individuellement. Quand vous prenez une photo dans le vif, dans la foule, ce n'est plus individuel.

Dans le studio, les gens venaient avec des montres, des habits très chers, ils voulaient montrer qu'ils avaient eu cela. Il y avait même des gens, quand ils venaient au studio, ils prenaient la cigarette, même s'ils ne fumaient pas, pour faire semblant de fumer... Vous voyez, cela montrait qu'ils étaient hors même de l'Afrique, parce que la cigarette ce n'est pas africain.

Dans le studio, ils montraient (surtout les femmes) les tresses, les habits, les chaussures, les sacoches...

Je fais un métier très social, même dans les photos on travaille sur la psychologie de chaque personne. Je suis obligé, en tant que portraitiste, que la photo soit bien, même s'il a des défauts, je change ses défauts. Et puis cela se paye, si vous faites un mauvais travail, cela ne se payera pas. Donc je suis obligé de bien travailler et c'est grâce à cela que mes photographies sont bonnes et aimées.

.....

20. Communicateur traditionnel en Afrique. Poète, chanteur, musicien, le griot raconte des mythes ou des histoires passées. On lui attribue parfois des pouvoirs surnaturels.

Et les jeunes, ce n'est pas comme les anciens qui s'arrêtaient comme des momies, moi je n'aime pas ça dans mes sujets. Je les fais bouger. Il faut que la photo soit vivante. Il faut que ce soit vivant parce que les photos sont destinées à des amis ou à des petits enfants. Il faut montrer que le père était comme cela, que le grand-père était comme cela... ça, c'est le portrait ! La photo ne doit pas donner plus tard une certaine tristesse aux petits-enfants ou aux arrière-petits-enfants qui la regardent. Je travaille dans la gaieté pour pouvoir faire briller les esprits dans mes portraits ! Si le client est gêné, je souris avec lui, je crée avec lui une certaine sympathie, je lui souris pour qu'il suive mes instructions et ainsi réussir le cliché.

Alors cela m'a permis d'être social et je n'ai pas quitté Bamako pour mes photos, j'ai tout fait avec la jeunesse malienne...et les vieux aussi, les enfants, tout le monde. Je crois que c'est ma chance. J'ai fait toutes mes photos en Afrique, pas en Europe. A mes débuts, je n'ai pas pensé au futur que pourraient avoir mes œuvres, je voulais seulement bien faire. Lorsqu'une photo est mauvaise pour le client, elle l'est pour moi aussi. J'ai travaillé et tout cela est arrivé. »

## « LE STUDIO ÉTAIT LÀ POUR ÇA ! »

« Au studio, je peux dire que j'étais le secrétaire de chaque couple, de chaque personne qui était devant mon appareil. Je prenais quelques fois des photos que l'on ne pouvait montrer nulle part ailleurs. Les femmes par exemple, avec l'évolution, venaient se faire photographier en sous-vêtements, elles n'avaient pas l'habitude car les soutiens-gorges, ce n'était pas malien, donc on ne le portait que dans le studio. Avec le temps, elles pouvaient en porter et voir comment elles étaient avec. Même les pantalons, bien longtemps, les pantalons ont été portés dans le studio seulement, pas dans la rue. Il y avait aussi des gens qui venaient pour s'embrasser dans le studio, pour que je les photographie. Le studio était le lieu où chacun pouvait se faire voir, mesurer ses capacités dans la mode, l'habillement, les bijoux, ou les chaussures aussi ! Le studio était là pour ça ! »

Des personnes venaient même se faire photographier avec leur moto. C'est une attitude individualiste : on a payé une moto donc on veut faire des photos avec. Certains venaient avec leurs chiens ou leurs moutons. A la période de la fête de tabaski par exemple, un éleveur était venu se faire photographier avec son mouton. C'est lui qui l'avait élevé, il y était attaché, il ne pouvait pas le manger donc il le vendait à un autre. Alors il fallait garder un souvenir avec le mouton. D'autres venaient avec leurs bicyclettes ou leurs chevaux aussi !

Aujourd'hui la photographie en studio a beaucoup changé. Elle s'est diversifiée et la pratique amateur a été possible. Cela a permis à des gens qui ont peu de moyens d'avoir des images, car le studio n'était pas à la portée de tout le monde. Par exemple ceux qui habitaient loin devaient prendre un véhicule et ce n'était pas toujours évident. Aujourd'hui, au lieu de venir chez le photographe, ce sont les photographes qui se déplacent. Donc pour ça, c'est quand même bien. Ça a permis à bon nombre de gens de faire des photos...

Je sais qu'au Bénin, au Ghana, au Sénégal ou même au Mali, les femmes ne voulaient plus avoir la peau noire. On voulait être blanc. A partir de

1988-1990, les gens ont préféré les photographies en couleur. Plus personne ne venait pour le noir et blanc. Je ne faisais alors plus que des photos d'identité car plus personne ne voulait des photos en noir et blanc. J'ai commencé avec le noir et blanc et j'ai continué jusqu'en 1982, donc j'y suis attaché. Aujourd'hui, j'ai la clientèle européenne qui aime le noir et blanc. Je suis appelée en France, en Suisse ou même en Italie. Eux ils aiment le noir et blanc !

Actuellement je ne fais plus grand-chose. J'ai fait beaucoup par le passé et ce travail m'a apporté une belle récolte. Je ne finirai pas d'exposer mes photos et de les montrer aux gens. J'ai gardé beaucoup de clichés et de lettres... Mais j'ai toujours envie de faire quelque chose, tout ça me motive !

Aujourd'hui je viens encore au studio mais pas souvent pour faire des photos. Je m'y rends surtout pour finir de classer tous mes négatifs. »

## « VUE DE DOS »

« A partir de 1999, j'ai réalisé une nouvelle série intitulée *Vue de dos*. J'ai eu cette idée en observant certaines scènes.

Tout d'abord, en tant que portraitiste, je pense qu'on peut faire le portrait d'une personne de trois manières différentes : de face, de dos et de profil. Dans l'image pour moi tout est intéressant. Prendre une personne de profil c'est intéressant, voir une personne, surtout mes sœurs, mes mères, les voir de dos, c'est plus intéressant encore (rires). J'ai pu constater que les gens regardent les dos, ceux des hommes mais aussi ceux des femmes. Dans la rue par exemple, lorsqu'une femme est de dos, les hommes qui sont dans leur véhicule ont leur regard posé sur elle et ils en oublient même le volant ! Qu'ils soient en bus ou à moto, ils font des accidents ! J'ai donc voulu créer *Vue de dos* parce que cela intéresse tout le monde, tous les hommes d'ailleurs ! Que ce soit ici ou en Europe ! Je ne crois pas que ce soit comme ça qu'en Afrique !

Quand vous voyez une femme avec des jupes, c'est "pan, pan, pan", le dos, vous voyez ça et ça vous tente ! (rires) Et des fois il y a des gens qui ont fait des accidents comme ça sur la route (rires). Je vais vous raconter une histoire : il y avait une femme, une belle femme qui marchait devant mon studio, et un monsieur sur la route qui venait en Vespa. Bon, je crois que quand il a vu la femme, il a oublié la route. Il y avait une fourgonnette arrêtée devant la maison du voisin et il est venu cogner la fourgonnette avec sa moto. Heureusement que le propriétaire était dans la maison, je l'ai appelé. Et puis le monsieur a continué son chemin. J'ai dit : "ça, c'est à cause de cette femme-là qu'il a cogné la fourgonnette !". Donc, le dos aussi intéresse ! J'ai aussi pris le dos des hommes en photo mais le dos des femmes intéresse beaucoup, je sais (rires).

C'est un autre type de photographie, et les formes, ça plaît aux gens ! Alors, moi-même j'ai fait appel à mes clientes. J'ai acheté des pagnes avec des rayures pour que quand elles les attachent, pour que ça fasse encore plus rond. J'ai aussi mis des rideaux. Tout ça pour que ce soit encore plus géométrique dans le studio. Et aujourd'hui on me propose

même de faire des expositions en France, en Amérique, à New York... On m'envoie des gens qui veulent faire des expositions de cela. Donc ça veut dire que je crée ! On crée le travail ! Sinon, ça fait combien d'années que les portraits en studio... c'est fini ! Donc j'ai créé cela moi-même. Je paie mes clients, mes mannequins. Aujourd'hui, les femmes avec lesquelles j'ai commencé, elles intéressent même l'Europe, l'Amérique, ça commence à gagner. Et si les photos sont vendues, je donne à mes clients 200 000 [soit 300 euros environs] ou 100 000 FCFA [soit 150 euros environs]. Maintenant, c'est moi que l'on sollicite pour faire les photos, surtout celles de dos.

On ne voit pas ta figure, on voit ton dos ! »

## « LE PARFUM EMBELLIRAIT L'IMAGE »

« J'en ai tellement fait que je ne me souviens pas de tout. Mais il y a des choses qui se sont passées quand même ! Comme je le dis souvent : l'Africain aime les photos !

Chez nous en général, après le travail, les gens se lavent, se parfument et ils partent au studio. J'ai vu des gens qui se parfumaient parce qu'ils croyaient que le parfum embellirait l'image. Là ça m'a plu ! (rires)

Je tenais une gérance à Segou, et il y avait une fille qui me respectait beaucoup donc j'ai demandé un jour de la photographe et je crois qu'elle avait déjà fréquenté un photographe mais avec des chambres<sup>21</sup>. Alors je l'ai faite monter sur l'estrade pour la photographe et d'un coup elle a crié et les gens sont venus à mon secours ! Moi, j'étais seul avec elle alors j'étais un peu paniqué. Je lui ai demandé : "Pourquoi ?". Elle était habillée en robe. Elle m'a dit que dans les appareils avec chambre, en général quand on voit à travers, la tête descend en bas... Donc elle a cru que moi je la voyais la tête baissée. Elle croyait donc que sa robe allait tomber : "Tu vas me voir nue", parce qu'il y a des gens qui ont dit que quand on photographie, la tête est en bas, donc si la tête est en bas, logiquement, les pieds sont en l'air ! Donc sa robe va tomber et je la verrai nue ! (rires) C'est pour cela qu'elle criait de cette façon ! Donc pour lui donner un peu de sécurité, je me suis mis à sa place et je lui ai dit de regarder dans l'appareil et elle m'a vu debout parce que c'était un appareil à bi-objectifs. Donc c'est comme cela que j'ai pu la photographe après, en lui assurant que moi je la vois en entier et que la tête n'est pas en bas mais en haut. (rires) Il y a des trucs comme ceux-là qui me sont restés...

Sinon... Pendant et après le coup d'Etat au Mali, les militaires, les gardes, m'ont demandé d'aller faire des photos au camp. Ils portent des

.....  
21. La chambre photographique était un type d'appareil utilisé juste après l'invention de la photographie, ayant la particularité d'être de grand format.

casques de généraux, des trucs comme ça, et ils aiment faire des photos dans ces tenues... Le jour où je suis allé, j'ai rencontré le numéro 2 du régime, qui roulait en DS, et il m'a demandé pourquoi j'étais venu faire des photos. J'ai répondu : "Ils m'ont appelé". Il m'a alors demandé de rendre mon appareil. J'ai dit : "Non, je ne donne pas mon appareil. Si vous voulez, je vous donne le film mais mon appareil non. Je peux vous donner le film mais mon appareil, je ne vous le donne pas !". Donc il m'a pris et il m'a confié à la gendarmerie, au camp militaire. Heureusement, j'avais un ami d'école qui était là, parce qu'ils voulaient me mettre au violon<sup>22</sup> ! C'était au moment du carême. Je me suis bien inquiété, je me suis dit : "Je vais passer la nuit, la journée ici !". J'y étais jusqu'à 5 heures. Je suis têtue et je n'ai pas donné mon appareil. Et comme je me suis chauffé, le gendarme m'a dit : "Il ne faut pas les écouter, ils sont surchauffés. Vous pouvez rentrer chez vous". Alors je suis rentré et j'ai dit : "Merci Dieu !". Il y a des problèmes, mais je suis un artiste... j'ai tellement de courage dans ces moments-là que je ne regarde plus, je ne vois plus rien. C'est pourquoi j'ai dit : "Je ne donne pas mon appareil". Je n'avais plus peur. Il fallait assumer cela.

Je n'ai pas de photographie préférée. Il y en a beaucoup ! C'est impossible, je ne peux pas dire. Il y a des portraits, des photos de soirées, de manifestations. Je ne peux pas dire. J'ai beaucoup de photos préférées, des photos qui m'ont beaucoup plu. »

.....

22. «Mettre au violon» est une expression française signifiant «mettre en prison».

## « IL FAUT VIVRE AVEC LA JEUNESSE... »

« L'artiste, chez nous, il est appelé par son vrai nom. Les enfants quand ils passaient devant mon studio, s'ils m'appelaient "photographe" ça ne voulait rien dire alors ils aimaient dire "Malick". Parce que quand ils disent "Malick", ils connaissent le photographe "Malick" ! C'est une fierté pour les enfants. Ils se disent "Voilà, j'appelle le photographe, je le connais !". Leurs camarades leur disent "Il faut lui dire tonton". "Tonton", pour eux, cela ne veut rien dire. Il y a plusieurs "tontons" mais "Malick"... Je suis artiste-photographe, donc je le suis pour tout le monde ! Et la photographie aussi ! Il faut vivre avec toutes les générations. Les gens de mon âge, de ma génération, ils ne font plus de photos. Il faut vivre avec la jeunesse selon moi, parce que la jeunesse est montante, vivre avec elle pour ne pas s'égarer. Donc, je n'ai pas le choix. Je ne suis pas orgueilleux face aux enfants. J'ai eu à photographier des mères, des enfants, des enfants qui ont eu des enfants, après encore ceux-ci m'ont amené leurs enfants à photographier... Donc, vous voyez, si je m'étais arrêté à ma génération, ce serait fini depuis 20-25 ans. Jusqu'à présent, les jeunes ne sont pas gênés parce que lorsqu'ils viennent vers moi, je les traite comme des amis. Ça c'est ma chance, il faut vivre avec eux.

Maintenant je suis vieux mais malgré cela, la photographie pour moi c'est tout ! Sans la photo, qu'est-ce que je vais faire encore ? Je ne vois pas, je ne serais rien si je n'avais pas la photo et je demande à Dieu de me donner encore les yeux pour voir dans l'appareil parce que je dois vivre comme cela. »

## « J'AI TRACÉ L'HISTOIRE DE MON PAYS »

« J'ai fait beaucoup de portrait, de soirées. Aujourd'hui, mes photos tournent jusqu'en Europe. Je ne m'y attendais pas. En tout cas j'ai travaillé avec l'amour du métier ! J'ai tenté de bien faire, ça y allait de mon intérêt. Les conditions, les propos donnés, j'ai tracé l'histoire de mon pays. Du point de vue social par exemple : l'habillement, les changements, même les comportements. Grâce à cela, j'ai eu le premier prix. Parce qu'on m'a dit en Allemagne : il y a des gens qui ont fait des photos, des portraits, mais pas comme moi ! J'ai montré la vie sociale. Ce n'est pas le portrait seulement sur lequel je me suis basé. Je me suis promené, j'ai montré la vie des enfants, des jeunes. Par exemple j'ai remarqué que les filles habillent les garçons et les garçons habillent les filles. Pourquoi ? Parce que dans une soirée, si une fille est mal habillée, elle n'a pas de cavalier. Surtout à cette époque, les soirées étaient chaque samedi ou chaque dimanche. Il y avait les compagnons aussi, les soirées des ouvriers, c'était chaque 15 jours. Donc, à la soirée suivante, un garçon qui est mal habillé... Parce que si tu veux trouver une cavalière, elle te regarde du bas jusqu'à la cravate ou jusqu'en haut du cou. Donc, à la soirée suivante, le garçon est obligé de s'habiller bien. La photo chez nous, c'était très social, et commercial en même temps. Parce que ça se paie les chaussures, ça se paie les bracelets, ça se paie aussi les sacoches... parce que quand la mode des sacoches était de toutes les formes, on prenait la sacoche et puis on se montrait. Il fallait se montrer avec la sacoche !

Pour moi la photo c'est toute l'histoire de mon pays. Tant que je vivrai, je raconterai ce que j'ai vécu !

Et la vie... rien ne vaut la vie. La vie est très importante, elle est très importante parce que si je suis là où je suis aujourd'hui, à cet âge, à 70-71 ans, c'est que j'ai vécu... Alors je souhaite à tout le monde une longue vie, une bonne santé. »

## « LA JEUNESSE EST À L'IMAGE DE L'ÉVOLUTION DU MONDE »

« La jeunesse, c'est autre chose. J'ai vécu comme elle à l'époque. En ce temps, la jeunesse était très sociable, pas comme aujourd'hui. Cela a créé des amitiés, des mariages et surtout, cela a fait naître les clubs. Tous ces groupes dans les clubs étaient de véritables amis. Ils se sont aidés dans les périodes de souffrance, comme dans les mariages, dans tout ! Donc ça c'était bien, parce qu'ils se connaissaient. Pour se regrouper, il faut se connaître. Si les jeunes ne se connaissent pas ainsi, ils n'auraient pas pu se regrouper. C'est l'union ! Comme on le dit "l'union fait la force" !

La jeunesse d'aujourd'hui, je crois qu'elle est à l'image de l'évolution du monde. Tout ce qui s'est passé les a un peu marqués, et l'évolution du monde, qu'est-ce qu'on y peut ? On ne peut rien y faire. Mais on souhaite toujours qu'ils reviennent quand même toujours en Afrique, qu'ils ne restent pas en Occident. Lorsqu'un peuple a une longue histoire, il y a toujours des défaillances, mais après il se reprend. Même en Europe maintenant, on a la volonté de se reprendre. C'est pour cela que je dis qu'il ne faut surtout pas fuir. Il faut rester ici. C'est ce que je souhaite car notre société est une très grande société de solidarité même si nous n'avons pas de moyens. C'est d'ailleurs cela qui nous a sauvé ! »

## « L'AFRIQUE N'EST PAS TRISTE »

« Un jour on m'a dit "Quand nos enfants vont en Russie pour les études par exemple, on leur demande si on les a habillés à l'aéroport". Donc en 1972, on croyait encore qu'on était nus et qu'on vivait sur les arbres. Alors je disais : "Mais est-ce que le gaulois a mal informé le cosaque ?". Les gens riaient. On était mal connu. Avec mes expositions, je crois qu'on a découvert qu'on était à la page de l'Europe. On a vu que les gens portaient des vestes, des cravates, des pattes d'éléphant, que leurs vêtements n'étaient jamais froissés. On a vu que tous ces trucs existaient chez nous. Plusieurs fois, quand je suis allé en Europe, j'ai remarqué qu'on avait une mauvaise vision de l'Afrique.

Je l'ai dit à Paris ou même en Espagne, certains pensent qu'il y a de la misère là où on trouve des enfants dans la rue. Mais ça existe partout dans le monde. Même à Paris, on trouve des gens dans les poubelles ! Mais quand on en voit ici en Afrique, alors on pense tout de suite que c'est vraiment la misère ! C'est ce que j'ai dit aussi à Monaco ! Je dis : l'Afrique n'est pas triste. L'Afrique n'a pas de misère, peut-être physiquement oui, mais cela dépend du continent, du pays, mais moralement on est beaucoup plus riche que les Européens. Je dis cela parce que nous sommes bien habillés, nous avons tout. Dans les cases vous pouvez entendre les rires et les ricanements, mais quand on est dans la misère on ne rit pas. Il n'y a pas le son du rire dans la misère ! Quand vous voyez quelqu'un rire, un groupe rire, c'est qu'il y a le bonheur ! Donc l'Afrique n'est pas malheureuse, ce sont les gens qui créent tout cela pour pouvoir récupérer de l'argent. Par le passé, les guerres, les maladies graves telles que la rougeole ou même la famine, pouvaient donner une certaine tristesse à la vie. Mais avec notre joie, nos tam-tams, nous essayons toujours d'effacer cela. Mes photos ont montré partout que nous ne sommes pas aussi pauvres, nous ne le sommes pas du tout d'ailleurs. Je pense qu'il y a la pauvreté physique et la pauvreté morale. Ce qui intéresse l'humanité c'est la richesse morale et nous l'avons ! »

## « LE VRAI VISAGE DE L'AFRIQUE, C'EST LA GAÏÉTÉ ! »

« J'ai pris toutes mes photos en Afrique. Le vrai visage de l'Afrique, c'est la gaïeté ! On ne fait que danser d'ailleurs. Certains disent cela. Danser et jouer. Et nos danses sont maintenant dans le monde entier. L'Afrique était là et elle est toujours là ! C'était et c'est encore aujourd'hui, une terre de danse et de gaïeté. Et tout le monde reconnaît cela maintenant.

A la télévision, on voit beaucoup de choses négatives sur l'Afrique (guerres, famine, etc.). Tout cela sert à sensibiliser un peu l'opinion. Parce qu'aujourd'hui, nous sommes beaucoup trop dispersés. Les gens croient qu'après les indépendances, chaque pays avait des problèmes. Avec la télévision, tout le monde est au courant des événements des autres pays.

La télévision c'est pas mal, ça renseigne. C'est vraiment éducatif. Je vais vous raconter l'histoire d'une de mes photographies en rapport avec la télévision. C'était un jeune qui regardait chez lui Chaka Zulu<sup>23</sup>. Le lendemain, il est venu au studio habillé exactement comme Chaka Zulu, il avait tout, même l'arc ! Voilà pourquoi la télévision c'est très bien, parce que c'est à la portée de tout le monde. C'est l'image. C'est mieux que les appels ou l'écriture. »

.....  
23. Chaka Zulu ou Chaka Zoulou (1787-1828) fut roi et fondateur du royaume zoulou.

## « LA CHINE POPULAIRE »

« Jusqu'à aujourd'hui j'ai toujours vécu de la photographie. En 1965, on disait que chez moi c'était "la Chine populaire", ce qui veut dire que j'entretenais beaucoup de personnes, parfois pendant six mois, je ne passais même plus chez mes femmes tellement les maisons étaient bourrées. Il y avait des malades, il y avait des passants. Mais j'ai pu faire tout cela grâce à la photographie.

La maison était toujours remplie de monde. Dieu fait bien les choses, j'y ai accepté beaucoup de choses et beaucoup de monde. J'ai accepté des personnes malades ou dans le besoin. Ce n'était pas une question d'argent. La maison était donc toujours pleine, et parfois il pouvait se passer six ou sept mois sans que je ne voie ma chambre car il y avait des étrangers, des malades ou des personnes de passages. Il y avait aussi une grande cuisine, c'est pourquoi l'on disait : "nous partons en Chine populaire !". Mes neveux et nièces le disaient beaucoup, ils comparaient la situation aux années 1965 et 1966. Ils comparaient ma maison à la Chine populaire car elle était toujours remplie de monde ! (rires) »

## « C'EST L'HOMME QUI CRÉE LE TRAVAIL... »

« Il ne faut pas être trop long aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui c'est le temps de la fusée, on n'a pas le temps. La photographie maintenant c'est une grande industrie, qui emploie beaucoup de gens qui sont allés à l'école, qui ont fait des études, et c'est grâce à la photographie qu'ils s'en sortent. Les femmes photographes aussi arrivent à se nourrir, même à se marier.

Ce que je souhaiterais c'est que les gouvernements africains n'oublient pas la photographie et qu'ils investissent dans ce domaine. Parce qu'aujourd'hui, les bureaux sont pleins, il n'y a pas de place dans les bureaux, mais dans la photographie il y a de la place ! Les photographes sont en contact avec le peuple ! Donc il y a deux choses que je dirais aux jeunes aujourd'hui : le travail ne se crée pas, c'est l'homme qui crée le travail ; le besoin crée le travail. Il faut dire cela aux jeunes aujourd'hui. C'est l'homme qui crée le travail pour vivre. C'est-à-dire que le besoin oblige la création. C'est normal ! Quand vous avez besoin de quelque chose, vous créez ce qu'il faut pour l'obtenir. Donc c'est l'homme qui crée le travail, ce n'est pas le travail qui se crée !

Aller à l'école, cela ne veut pas dire devenir bureaucrates ! Vous êtes instruits, vous avez du savoir, mais votre savoir doit vous aider à trouver ce que vous allez faire pour pouvoir vivre. Je vous remercie encore parce que l'occasion m'est donnée de parler à mes jeunes frères et sœurs. Et tout ce que je souhaite c'est que les jeunes changent de veste : la terre est là, comme disent les paysans, s'il n'y a pas de place dans les bureaux, allez travailler la terre. La première chose pour un homme, c'est de vivre, d'avoir d'abord l'autosuffisance alimentaire. Ça, c'est le besoin. Donc quand on est instruit, on ne doit pas seulement chercher du travail dans les bureaux, les bureaux sont pleins, il n'y a plus de place ! Et nous les vieux, on ne veut pas les quitter... ! (rires)

Je voudrais dire à nos gouvernements qu'ils doivent s'y mettre. Il faut qu'ils aident les jeunes photographes parce que c'est une grosse industrie aujourd'hui. »

## « JE SUIS DEVENU UN ARTISTE PHOTOGRAPHE »

« Tout le monde me disait que j'étais un artiste mais je ne me voyais pas comme ça... je me voyais photographe, mais pas artiste. Un artiste pour moi, crée des choses avec ses mains. Mais dernièrement, j'ai beaucoup parlé avec André Magnin<sup>24</sup>. Il m'a dit que je suis artiste car je choisis le bon moment pour capter le meilleur de mes sujets, en les plaçant, etc., je choisis tout cela... donc je suis devenu un artiste photographe.

Au début, lorsque les gens me disaient que je suis un artiste photographe, je leur répondais que "j'ai un appareil photographique qui est industriellement fait et il ne me reste qu'à appuyer sur le bouton. Donc où est l'artiste là ? Je ne vois pas. C'est l'appareil photo qui est beaucoup plus artiste que moi !" (rires) Mais en fin de compte quand même, les gens me disaient : "Mais vos photographies sont différentes de celles des autres !". Il est vrai que j'employais un certain "art" pour mes portraits, il fallait que chaque prise de vue soit réussie. »

.....

24. Commissaire d'exposition indépendant, André Magnin, entreprend en 1986 ses recherches sur l'art dans les cultures non occidentales pour l'exposition «les Magiciens de la Terre». De 1989 à 2009, il constitue et dirige The Pigozzi Collection (Genève). En 2009, il fonde la galerie MAGNIN-A, dont la mission est de promouvoir l'art contemporain africain sur le marché international. Il a été commissaire de nombreuses expositions et a contribué à la renommée d'un certain nombre d'artistes africains. Il est aujourd'hui considéré comme un spécialiste de l'art contemporain de cette région du monde.

## « C'EST CELA QUI A FAIT MA NOTORIÉTÉ »

« C'est aux premières rencontres de Bamako<sup>25</sup> qu'on a découvert mon travail, par l'intermédiaire de Françoise Huguier<sup>26</sup>. Il y a aussi eu la première exposition qui a eu lieu à la FNAC, pour le compte de "l'Afrique en Création"<sup>27</sup>. Après cela, certains de mes clichés ont été choisis par des galeries et des musées.

Je crois que les gens aimaient beaucoup mes photos. Ce n'était pas un concours, je photographiais comme je le voulais, comme je l'entendais et je crois que c'est grâce à cela que mon travail a été remarqué. La majorité de mon travail était des photographies de joie et de soirées, que j'ai prises naturellement avec ma propre joie et ma propre gaieté. On ne pensait pas que l'Afrique dansait ainsi, c'est ce qui a rendu mes clichés intéressants. J'ai vu que cette gaieté et cette innocence étaient rares ailleurs. L'Afrique, plus particulièrement la jeunesse africaine les avaient, c'est cela qui a fait ma notoriété et que les gens ont approuvé mon travail.

Ensuite, il y a eu le Lion d'or de Venise<sup>28</sup>, il y avait de nombreux critères. Beaucoup de photographes réalisaient des portraits mais je crois que les miens étaient différents. Ce n'est pas un concours mais un prix. J'ai beaucoup travaillé, et c'est arrivé comme ça, je l'ai eu.

Maintenant, on me demande de faire des portraits en Europe. J'ai réalisé

.....  
25. Les «Rencontres de Bamako, Biennale africaine de la photographie», se déroulent à Bamako au Mali de façon biennale depuis 1994. Cet événement est consacré à la photographie contemporaine et s'attache à promouvoir le travail des photographes contemporains africains.

26. Françoise Huguier, née en 1942, est une photographe française passionnée par l'Afrique. Elle fut l'une des créatrices des «Rencontres de Bamako, Biennale africaine de la photographie».

27. «Afrique en création» est une association française créée en 1990, qui a pour but de favoriser la présence de la culture contemporaine africaine sur les marchés français et européen. Elle fusionne avec l'Association Française d'Action Artistique (l'AFAA) en 2000.

28. Malick Sidibé a reçu le Lion d'or, pour l'ensemble de sa carrière, en 2007. C'est une récompense attribuée lors de la Biennale de Venise, l'une des plus prestigieuses manifestations artistiques d'art contemporain. La première édition eut lieu en 1895.

plus de 600 photographies en Suisse, en Allemagne et même en France, récemment en Bretagne et en Normandie. J'ai l'amour de mon métier et sincèrement, je ne voulais pas de tristesse dans mes clichés. Je pense que c'est grâce à cela !

Cela fait cinquante ans que je suis dans la photo.

Les différentes expositions de mes œuvres à travers le monde m'ont permis d'être connu. J'ai ainsi reçu le prix Hasselblad, qui est un premier prix où il y a beaucoup de critères de sélection. Je pense que je l'ai reçu car j'ai retracé avec mes photos, l'Histoire du Mali et même de toute l'Afrique. En Europe, ils ne savaient pas comment on était. Certains pensaient que nous n'avions pas de "civilisation vestimentaire", or nous avons tout copié sur eux : les pantalons, les culottes, les vestes ou même les cravates, tout ça, ça vient de là-bas ! Mon travail a montré que l'Afrique ne se résume pas à la misère. Nous avons avancé avec le monde. L'Afrique a marché dans beaucoup de domaines, jusque dans l'habillement, avec le reste du monde.

J'ai reçu le prix Hasselblad et ça m'a fait très plaisir, c'était très bien. J'ai fait une fête dans mon village. Pour l'occasion, j'ai fait fabriquer des tissus, et j'ai fait une grande fête chez moi. J'ai même envoyé ces pagnes à des parents en Côte d'Ivoire. Il y avait ma tête sur ce tissu. C'était en 2005.

En 2007, pour le Lion d'or, le magazine "Elle" a fait une fête, et ils ont fabriqué des tissus pour me rendre hommage. J'ai été obligé de commander encore 5 ou 6 millions de Francs CFA [soit entre 7000 et 9000 euros environs] de pagne ! »

## « L'AVENIR DU PAYS C'EST VOUS »

« Je voudrais donner ce message aux enfants, aux jeunes : la photo, tout comme le dessin, c'est une démarche personnelle. L'avenir du pays c'est vous et l'avenir des photos même, c'est vous.

J'ai commencé à être connu quand j'avais soixante-deux ans, je n'ai pas eu tout de suite de l'argent. Oui il faut de l'argent, parce que rien ne peut aller sans l'argent mais l'important c'est d'abord le goût du travail et l'honneur ! J'ai dit à Houston<sup>29</sup>, que nous les artistes, sommes mieux que nos présidents. Nous sommes logés, nous ne payons pas de transport ni de nourriture lors de nos déplacements à l'étranger, et ce, grâce à l'art ! Quand vous êtes artiste et que vous partez à l'étranger, vous ne payez pas d'avion et vous ne prenez pas dans la caisse de l'Etat. Au contraire, à votre retour, vous remplissez la caisse du pays ! C'est tout ce que nous pouvons donner et c'est la meilleure des choses.

C'est donc un métier où il faut vraiment se donner. Il faut travailler, consciencieusement, avec patience et courage. Et il faut faire cela chez vous, ici en Afrique. Le monde finira par vous regarder ! Vous êtes chanceux, vous avez toutes les possibilités et toutes les potentialités pour le faire dans votre pays. Je n'ai pas appris la photo à l'école mais dans un studio photo. Je m'y suis investi parce que j'avais le goût et la passion de l'image, et je vous souhaite d'avoir la même chose. C'est à vous maintenant de chercher, non pas l'argent, mais un métier et une capacité intellectuelle. Il faut chercher cela et dans l'avenir cela vous apportera quelque chose !

Quand j'avais soixante-deux ou soixante-trois ans, j'étais déjà presque une star, mais où ai-je appris ? Dans la ville de Bamako ! Je ne suis parti nulle part ! Faites vos photos ici, je crois que c'est cela même qui a donné de l'importance à mon travail parce que je n'ai pas fréquenté l'étranger. Personne ne peut dire que j'ai copié ici ou là ! J'ai tout fait en Afrique !

.....  
29. Houston est une ville de l'Etat du Texas dans le sud des Etats-Unis dans laquelle l'exposition «African Art Now: Masterpieces from the Jean Pigozzi Collection» eut lieu au MFAH (Museum of Fine Arts, Houston) en 2005. Malick Sidibé y participa.

Vous avez déjà l'appareil, la machine est là... à vous de la faire travailler !

Il y a plusieurs années, quand un fils voulait devenir footballeur, son père le menaçait de lui casser les jambes s'il jouait, alors qu'aujourd'hui les footballeurs sont milliardaires. Quand ma grande sœur chantait, on faisait tout pour casser sa voix, pour qu'elle ne chante pas. Lorsque j'ai débuté le dessin, des gens venaient me dire "Mais toi tu fais le dessin ? Tu imites Dieu ? Tu imites Dieu comme ça ? Mais alors demain Malick, est-ce que tu vas mettre l'âme dans ce que tu fais ?". La passion m'a toujours guidée. Je n'ai pas écouté les gens. En 1955, quelqu'un est passé au studio et m'a dit :

"Mais ton patron là, est-ce qu'il gagne de l'argent ? Est-ce qu'il arrive à vous payer ?

- Oui, il arrive à me payer

- Mais la photographie c'est mauvais. Demain on vous dira de mettre l'âme dans tout ce que vous faites.

- Est-ce que tu sais dessiner ?

- Non

- Et la photo ?

- Non plus

- Le Dieu qui m'a donné cette possibilité intellectuelle de dessiner, peut-être que ce même Dieu me donnera la capacité de mettre l'âme là-dedans."

C'est comme ça, quand on est passionné pour quelque chose !

Au Mali, si l'art est un peu empêché, c'est à cause des marabouts. Mais aujourd'hui les marabouts sont à la recherche des photos parce que rien à part les images, ne peut les représenter après leur mort. »

## « PRÉSENTEZ LE VRAI VISAGE DE L'AFRIQUE »

« Tout ce qui plaît à l'œil est photographiable et vendable. Si vous photographiez un objet, il prend vie, vous voyez ? Une fois qu'il est photographié, si nous prenons le temps de le regarder, il vit. Le regard donne une vie à l'image et chaque individu, et donc chaque photographe, a une vision différente.

En Afrique, nous n'avons pas encore 200 ans de photos alors que certains ont 300 ans de photos environs donc il ne faut pas que l'on se mesure à ces gens qui nous ont déjà dépassés. La photographie, c'est plus sûr que l'écriture. Avec l'écriture on peut mentir mais avec l'image, on ne ment pas.

Ce que je conseillerais aux jeunes c'est : "Présentez le vrai visage de l'Afrique, de vos frères, parce que le monde ne finira pas maintenant !". C'est une succession et les gens auront besoin de l'histoire d'aujourd'hui pendant des années encore. Il faut présenter ce qui est. Une photographie correcte pour moi c'est une photographie classique. Parce que c'est ça l'histoire, c'est ça l'écriture. La vraie écriture, c'est l'image. C'est un message. Surtout en tant que portraitiste, c'est très social. Il faut montrer le vrai visage du sujet, montrer ce qui est vrai. On prend le vrai visage et l'intérieur est là ! Ça, c'est quelque chose ! Il faut faire une image correcte de votre pays ! Vos descendants trouveront ainsi toujours quelque chose qui était là, quelque chose de palpable.

Je suis plus vieux que Jean-Dominique Burton<sup>30</sup> mais je regrette de ne

.....

30. Ici, Malick Sidibé fait référence à Jean-Dominique Burton car celui-ci a également participé à la conférence organisée au Centre Culturel Français à Cotonou le jeudi 26 janvier 2006 dans le cadre de l'exposition de la Fondation Zinsou «Regards Croisés - Afrique d'Aujourd'hui», aux côtés des autres artistes invités : Erick Ahounou et Romuald Hazoumè. Jean-Dominique Burton, né en 1952, est un photographe et réalisateur belge. Il a consacré nombre de ses travaux à l'Afrique, notamment au Bénin, où il a participé à trois expositions à la Fondation Zinsou. Parmi ses nombreux travaux, on peut citer «L'allée des Rois» consacré aux chefs traditionnels du Burkina Faso, ou encore, au Bénin, «Vodounons/Vodouns» et «Chasseurs Nagô – Royaume de Bantè».

pas avoir fait, dans mon pays, ce qu'il a fait. Dans mon village, j'avais présenté une petite exposition des villageois que j'avais photographiés. Certains ont pleuré. C'est important de montrer la photographie des anciens qui sont morts. Donc je l'ai fait. Mais je regrette de ne pas avoir fait comme mon ami Jean-Dominique. Allez dans les villages, photographiez vos vieux, vos vieilles et la vie quotidienne aussi ! Il faut le faire parce que là aussi c'est une écriture, c'est l'histoire aussi, la géographie... Je crois que si Dieu me garde encore en vie, je vais essayer de le faire parce que cela me plaît. Le temps passe, chaque génération a son temps donc l'image peut rappeler cela aux anciens, aux arrières-petits-fils, ce que les ancêtres étaient en réalité. »

## « ETRE UN PHOTOGRAPHE COMPLET »

« Vous avez un appareil, vous pouvez aussi acheter un laboratoire, un agrandisseur, et travailler avec. Je crois que tant qu'on a le goût, la volonté, la passion de la photo...

Bon, vous avez tellement de chance aujourd'hui, parce que vous avez des appareils sophistiqués. Vous pouvez les utiliser. Tout le monde peut le faire actuellement et les appareils photo sont tellement perfectionnés, vous appuyez sur le bouton et puis l'objectif se règle tout seul. Il faut manier l'objectif vous-même et la vitesse ! C'est ça qui est important !

Le fait d'être un photographe complet, ça dépend de vous-même. Complet selon moi veut dire : prise de vue, développement et tirage vous-même sur papier. Le matériel est là !

Il y a deux intérêts. La prise de vue d'abord, car vous êtes pressés de voir ce que vous avez fait au moment de la prise de vue et ensuite le travail en laboratoire, c'est un autre plaisir.

Moi, j'avais des fois des photos à tirer, je mettais de la musique et jusqu'à six heures du matin j'étais au laboratoire. J'étais seul, seul avec les images. A chaque fois, quand je développe, ça me fait quelque chose, ça me donne une joie différente. Aujourd'hui les jeunes photographes, ce sont pour la plupart des "reporters" qui ne développent pas leurs photos, ils n'ont pas ce plaisir. Il y a quelque chose qui leur manque. Surtout la révélation ! Il leur faut ça ! Faire les photos et aller les donner au labo, il n'y a pas de plaisir, vous donnez et vous recevez automatiquement. Il y a tellement de laboratoires aujourd'hui à Bamako et pendant les fêtes, les jeunes qui amènent des pellicules à développer leur font gagner des millions. »

## « L'INDUSTRIE DE LA PHOTOGRAPHIE »

« En 1987, les photographes maliens ont formé une association dont un béninois, qui s'appelait Ben, était le secrétaire, et on a essayé que la photographie soit protégée. Surtout moi, j'ai lutté pour ça. J'ai vu ces jeunes-là. On ne peut pas les freiner. Laissez-les vivre ! Ce sont nos enfants, ils n'ont rien à faire, donc laissons-les photographier même s'ils n'ont pas de studios. Il faut les laisser faire puisque c'est avec ça qu'ils nourrissent leur famille. On avait essayé de fixer des prix mais en fin de compte il arrivait que les jeunes photographes vendent les photos à 250 FCFA [soit 0,40 euros environs] alors que c'est 300-400 FCFA [soit 0,60 euros environs] normalement mais bon... Quand ils se déplacent pour faire les photos chez les gens, ils ont priorité sur les photographes de studio. Mais si les gens viennent au studio, c'est différent. Vous, vous fixez les prix. Moi, je ne leur en veux pas, parce que les amateurs ont permis à la population qui n'a pas les moyens d'aller dans un studio, d'avoir quand même des images. Mais avant c'était le studio seulement, on venait avec tout ce qu'on a. Aujourd'hui on ne peut pas l'interdire, parce qu'il n'y a pas de travail. Les bureaux sont pleins, il n'y a plus de place.

Maintenant c'est très facile d'entrer dans l'industrie de la photographie. Vous avez la chance d'avoir des centres de formation, des lieux qui font des concours pour les jeunes photographes. C'est une chance. Je crois que maintenant on a pris conscience qu'il est important de former les photographes. Avec les Rencontres photographiques à Bamako, par exemple, on a vu aussi l'intérêt des jeunes pour la photographie, que ce soit au Bénin, au Ghana, au Sénégal ou en Côte d'Ivoire. Ils se rencontrent avec d'autres photographes et ils commencent à réfléchir autour la photographie. Je crois que c'est bien ! »

## « L'IMMIGRATION »

« L'immigration, on dit aujourd'hui "l'immigration", "l'immigration"... Je m'excuse, je vais aller dans la politique ! L'immigration, elle a commencé il y a très longtemps, des campagnes vers les villes et les capitales. Même du temps des parents au Sénégal quand il y avait la culture des arachides, les migrants c'était autre chose, ils partaient travailler et quand ils revenaient, ils apportaient l'argent aux chefs de famille. Mais aujourd'hui ce n'est pas pareil, on part pour avoir une vie meilleure. Quelle est la vie meilleure que vous n'avez pas ? Vous avez une vie meilleure, vous ne sentez pas car vous ne voyagez pas, mais vous avez une vie meilleure ici ! On a tout. On a tout ici !

Cela me fait honte, ça nous fait honte ! Au Maroc, ils les appellent «les criquets noirs»....Qu'allez-vous chercher hors du continent ? Ca ne vaut pas la peine, à 20 ans, d'aller se tuer parce que vous pensez qu'il y a un avenir meilleur ailleurs ! J'ai sillonné beaucoup de pays et je sais que c'est ici que nous sommes bien. Allez là-bas pour acquérir des connaissances et ramenez-les chez vous. C'est ça l'immigration ! Ce n'est pas pour rester là-bas ! Si vous partez pour acquérir des connaissances et que vous revenez, ça c'est l'échange, c'est normal. Vous apprendrez là-bas parce qu'ils sont plus équipés que nous, ce sont des pays développés. Mais si vous êtes pour l'intérêt de votre pays, revenez ! Que vous soyez mécanicien, scientifique ou bien médecin, revenez chez vous avec votre connaissance, au bonheur des vôtres ! C'est comme moi, quand je vais en Europe, je trouve des fruits que je n'ai pas au Mali et je ramène les graines ! Certains ont des idées, créent des choses, et ça profite aux jeunes. Mais si nous tous, on faisait cela, le pays serait plus développé ! »



© Fondation Zinsou

Extérieur du studio de Malick Sidibé,  
Bamako, Mali, 2007



© Fondation Zinsou

Le studio de Malick Sidibé,  
Bamako, Mali, 2007



© Fondation Zinsou

Appareils photographiques dans le studio de Malick Sidibé,  
Bamako, Mali, 2007



© Fondation Zinsou

Boîtes d'archivage des négatifs de Malick Sidibé dans son studio, Bamako, Mali, 2007



© Fondation Zinsou

Pochettes présentant des photographies de Malick Sidibé, Bamako, Mali, 2007



© Fondation Zinsou

Malick Sidibé dans son studio, Bamako, Mali, 2007